

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Michel Lupens et son raton laveur Bête pas bête

Isabelle Crépeau

Volume 16, Number 3, Winter 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12441ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Crépeau, I. (1994). Michel Lupens et son raton laveur : bête pas bête. *Lurelu*, 16(3), 33-34.

MICHEL LUPENS ET SON RATON LAVEUR : Bête pas bête



Michel Lupens

Michel Lupens a gardé de la Belgique, son pays d'origine, un accent enjoué et une verve inimitable. Il a l'œil vif et la barbe bien taillée. Avec une simplicité lucide, il parle de son passé, de son avenir. Il déploie ses phrases avec beaucoup d'aise, sans toutefois se départir d'une certaine retenue.

Il raconte : «Quand je fais de l'animation, les enfants me demandent parfois si c'est difficile d'être éditeur. Je dis que c'est pas facile parce qu'il faut beaucoup travailler, et l'outil qui m'est le plus indispensable, c'est un dictionnaire, parce que j'oublie toujours comment s'écrit un mot. Ils sont étonnés parce qu'ils pensent qu'un éditeur est quelqu'un qui a la science infuse, qui a lu et mémorisé tout le dictionnaire. Ils se rendent compte que, même en étant adulte, tu as toujours à travailler, tu as des failles. Il faut savoir que les outils existent et qu'un adulte en a autant besoin qu'un enfant. Ça peut donner confiance à l'enfant, ça.»

Sur la bonne piste

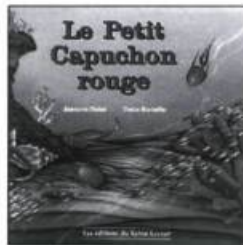


Comme le Raton Laveur, la maison d'édition qu'il a fondé il y a neuf ans, Michel Lupens s'abrite à l'encontre de la modestie : «Je pense, dit-il, que je

serais un très mauvais éditeur de romans. Il faut s'apercevoir de ses limites. Je suis peut-être compétent dans un domaine, alors j'y reste. Ça ne sert à rien de s'éparpiller et de faire quantité de choses. C'est déjà assez de travail.»

En choisissant de ne publier que quatre titres par année, l'éditeur peut évidemment se permettre de garder la mainmise sur toutes les étapes de la production. Il aime ça : «Parce que, à chaque étape du projet, il y a de la création, que ce soit au niveau de l'ébauche de l'idée jusqu'à la dernière planche, il est toujours possible d'améliorer son produit, il y a toujours matière à discuter... Évidemment, si on commençait à publier trois fois plus de livres, on ne pourrait pas figurer les projets de la même façon. Il faudrait déléguer : il y aurait un risque.» C'est presque sur le ton de la confiance qu'il ajoute : «Il faut dire aussi qu'en ce moment, je n'aurais pas le matériel pour publier douze albums intéressants par année. Des manuscrits, comme dans toute maison d'édition, on en reçoit, mais il n'y a qu'un très petit pourcentage qui est publiable. Quatre titres par année, ce n'est pas beaucoup, mais si on peut se faire remarquer avec quatre albums et si les ventes sont meilleures qu'avec huit qui seraient moins bons...»

À la trace



Michel Lupens a l'esprit d'entreprise dans le sang : il est fils de commerçant. Toutefois, le sens des affaires ne noie pas l'idéalisme chez lui. Il perçoit un peu le commerce comme une œuvre. Lorsqu'il a décidé de se lancer en affaires, il voulait bâtir quelque chose qui serve... De ses voyages, il avait rapporté à Bruxelles l'idée d'une librairie jeunesse qu'il a exploitée pendant quelques années. Le projet de devenir éditeur a suivi naturellement. Il rêvait d'avoir un plus grand contrôle de la qualité du produit. Mais la difficulté d'avoir à concurrencer les grosses maisons d'édition dans les vieux pays et la rigidité d'une institution établie depuis si longtemps ont poussé

Michel Lupens à s'exiler sous des cieux plus cléments à son projet. L'effervescence de la jeune littérature jeunesse québécoise a alors attiré son attention, il y a cru et s'y est fait une place...

Cet enfant-là n'était pourtant pas un grand lecteur. Il est venu sur le tard à la littérature et a d'abord été un consommateur de bandes dessinées dont il avoue n'avoir longtemps regardé que les images. La découverte des mots s'est faite plus tard. Et encore aujourd'hui, sans jamais dénigrer le travail des auteurs, on sent bien qu'il accorde un grand pouvoir aux images et à leur puissance d'évocation. «Les meilleurs albums pour moi sont ceux qui offrent différents niveaux de lecture, différents niveaux d'âge. Parfois un clin d'œil que va comprendre un plus âgé. Différents niveaux de lecture de l'image aussi : tu vas regarder l'ensemble d'abord, puis après, en relisant, tu vas découvrir des détails que tu n'avais pas remarqués. C'est la richesse et l'intérêt de l'album que de présenter ces différents niveaux de lecture.»

Le coup de patte



Michel Lupens sait bien, d'ailleurs, comment aller chercher l'enfant et soigner particulièrement les couvertures de ses livres afin de les rendre attirants. «C'est toujours intéressant de voir comment les enfants réagissent. C'est important, en temps qu'éditeur, de comprendre le mécanisme.» Il a donc perfectionné une sorte d'art de la séduction qui opère : le choix des couleurs, du titre ainsi que la place de l'humour ont pour lui une grande portée. Il cherche à répondre aux goûts des enfants, pas à ceux des adultes, précise-t-il sourire en coin.

Un peu rêveur, il souhaite à sa manière transformer le monde : «J'ai envie de faire bouger les choses!» Son enthousiasme est communicatif. Il accepte facilement d'introduire des scènes de vie non traditionnelle, dans les albums. Dans *Qu'est-ce que vous faites-là?* (Dominique Jolin, 1993), la mère est représentée au lit avec un homme qui n'est pas le père

des enfants. «C'est ce que les enfants vivent. Mais je sais que ça va heurter des gens. Je veux faire avancer un peu les choses de ce côté-là parce que, si on ne le fait pas, qui le fera? Il y a assez de rôles traditionnels dans tous les bouquins. Moi, c'est un peu mon optique de chercher à défaire les clichés.» Il aime bien inverser les rôles et, sans que ce soit systématique, il encourage les créateurs à faire des petites folies. «Ce n'est pas moi qui crée, souligne-t-il, mais je choisis en priorité de publier ces textes-là. Je n'ai pas de pouvoir en ce sens, c'est l'auteur qui décide. Par contre, dans l'illustration, j'ai un petit pouvoir. J'aime montrer que les adultes ne sont pas des gens parfaits. Que l'enfant se rend compte aussi que l'adulte peut apporter beaucoup mais qu'il a ses travers et ses défauts. Ce n'est pas pour le plaisir que je veux le faire. Mais j'aime que ça apparaisse comme ça, en filigrane, sans qu'il y ait de morale, ni que ça constitue un point central du récit. Certains vont peut-être être choqués, je n'en sais rien, on verra. L'éditeur peut faire avancer les idées et faire en sorte que l'enfant se reconnaisse davantage dans ce qu'il lit.»

Dans le sens du poil



La renommée que la maison est en train de se gagner remplit Michel Lupens de satisfaction. Il est ravi des performances du Raton Laveur au dernier palmarès

Livromagie – «C'est le choix des enfants, ça c'est super!» –, mais il mentionne aussi le succès qu'obtiennent ses albums auprès des enseignants et des bibliothécaires dont il apprécie les commentaires : «Eux travaillent auprès des enfants et connaissent leurs intérêts.»

C'est important pour Michel Lupens d'être à l'écoute des lecteurs. Il apprécie particulièrement le contact avec les jeunes lors des salons du livre. «J'aime les salons du livre : c'est le seul moment où l'éditeur est en contact vraiment avec son public. Tu peux avoir un *feed-back* intéressant sur le livre. Puis, quand je suis au kiosque, les gens ne savent pas que je suis éditeur. Pour eux, je suis un vendeur. Donc ils peuvent se permettre de dire ce qu'ils pensent exactement. J'ai le pouls.»

Son travail d'éditeur, il le fait avec beaucoup d'égards pour son public qu'il ne veut pas perdre de vue. On sent dans son discours une grande considération

pour les enfants. Il veut amuser, plaire, mais il reste conscient d'une certaine responsabilité. Il explique : «Je pense que c'est quelque chose d'important que l'enfant se retrouve vraiment dans ce qui lui est proposé, c'est une étape. C'est important que l'enfant arrive à la littérature par ce biais-là aussi, parce que, là, il va se sentir concerné, il va sentir qu'on parle de lui dans les histoires, des problèmes qu'il vit au jour le jour.»

C'est avec la même attitude pleine d'attention qu'il aborde les relations avec les créateurs. Michel Lupens aime travailler avec des gens nouveaux, il cherche souvent à découvrir des talents neufs. C'est un défi. «J'aime les coups de foudre, affirme-t-il. Quand t'es emballé par un texte, c'est agréable. Ou t'as un coup de foudre pour une illustration, tu dis "Wow! on va faire quelque chose avec ça", ou tu dis bon, c'est bien, mais... Alors je préfère ne pas le publier. Le plus difficile est de toujours trouver les bonnes idées. Je préfère miser sur la qualité et publier moins.»

Sa griffe



Le fait de diriger une petite maison d'édition permet à Michel Lupens d'assurer un suivi très personnel de tous les projets. «C'est peut-être la souplesse qui est

intéressante. Il y a souvent au départ une bonne idée. Je n'aime pas en parler parce que je ne veux pas diminuer le rôle de l'auteur : il est très important. Mais il m'est arrivé de ne retenir que l'idée et de dire "bon, si on retravaillait ça tout à fait différemment?". Je sentais qu'il y avait un potentiel. J'amène de l'eau au moulin à partir de cette idée que je trouve bonne.» Il m'avoue faire la même chose pour ses propres textes : «*Que font les fées avec toutes ses dents* pour moi était un texte de dix pages, je l'ai laissé reposer. Je l'ai repris : il y avait une bonne idée, mais ça ne me plaisait pas. J'ai commencé à simplifier, à rayer des trucs. Finalement, après plusieurs mois, je me suis dit : mais je suis bête! Je ne vais pas écrire dix pages là-dessus : ce qui est bon, ce sont les idées...» Il n'a gardé que l'essentiel : une ligne par page.

Avec les auteurs, il cherche donc toujours à travailler à partir d'idées fortes. Il décrit son rôle dans le processus de création : «L'éditeur transmet une certaine part de ce qu'il pense, de ses valeurs, de ses goûts, de son amour. En

bout de ligne, on voit peut-être un peu le rôle de l'éditeur, mais il ne faut pas minimiser le rôle de l'auteur. Il faut que l'auteur accepte de modifier son texte en fonction de certains impératifs... et parfois en fonction des idées de l'éditeur. Moi, ce que j'aime, c'est ce travail qui est fait avec l'auteur et avec l'illustrateur.»

Taïaut!



Michel Lupens envisage l'avenir prudemment : «Le défi, ce serait d'exporter. J'ai déjà eu des expériences malheureuses. Il faut être modeste quand

on arrive en Europe. Ils ne nous attendent pas. C'est très difficile de percer le marché étranger francophone. La traduction pour l'instant marche bien. *Que font les fées*, en anglais, est rendu à soixante-quinze mille exemplaires. C'est un album qui fait le tour du monde maintenant. *Cachette et camouflage*, qui a été traduit récemment, en est à vingt-trois mille exemplaires en anglais, en six mois seulement.»

Pas de nouvelles collections en vue, Michel Lupens souhaite continuer à la manière dont il réussit maintenant, sans augmenter le rythme de production. Le Raton Laveur demeurera donc un petit animal. Cela ne l'empêchera certes pas de faire d'autres ravages... **Q**

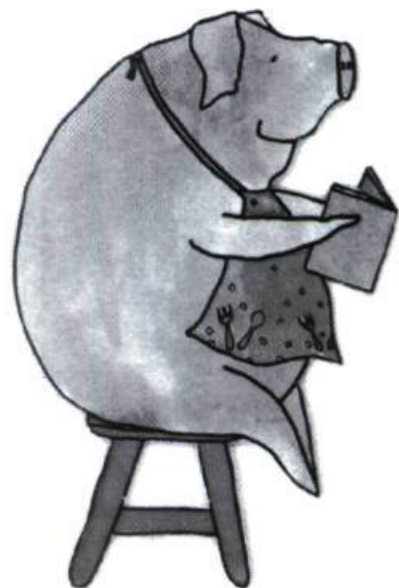


Illustration : Marie-Claude Lord